

LA CHAPELLE

Par Catherine MAURY

Le chemin montait et je m'essoufflais. De loin, j'aperçus alors la vache blanche aux pieds noirs qui, inlassablement, allait en haut de son champ, redescendait puis remontait encore.

Elle était belle, presque immaculée.

Plus j'avancais, plus je sentais qu'elle veillait sur quelque chose — ou quelqu'un. Mais sur quoi ? Sur qui ?

Le silence n'était troublé que par le chant des oiseaux, pas un autre bruit. Ici, la méditation vous enveloppe doucement, presque sans que l'on s'en rende compte. En approchant, je la vis. Je compris enfin ce que la vache blanche aux pieds noirs gardait avec tant de ferveur.

C'était une magnifique petite chapelle, jadis une abbaye de grande importance, et qui se tenait là, désormais oubliée, dissimulée derrière quelques arbres, mais nullement abandonnée.

Je poussai la porte. Elle ne grinça pas, s'ouvrit sans résistance, comme si elle invitait le promeneur à entrer.

Trois chaises reposaient au milieu de l'unique pièce, accueillant silencieusement quiconque souhaitait s'y attarder.

En tournant légèrement la tête, je remarquai une petite feuille chiffonnée clouée au mur de bois par un vieux clou rouillé.

Lectrice et amie,
Lecteur et ami,

Prends le temps de lire ce poème,

Tu as l'éternité pour toi



La petite église

*Il était une église au fond d'un vieux hameau
Dont le clocher jamais ne s'est mitré dans l'eau,
Car jamais à ses pieds ne passa la rivière.
Bien des gens fatigués du monde et du bruit
Y trouvèrent refuge à l'entrée de la nuit
Pour un mois, pour un jour ou pour une prière.

Bien des gens en effet sont venus faire halte
Dans ce havre de paix des chevaliers de Malte.
Pour recevoir des soins et de l'âme et du corps
Les pèlerins fourbus allant à Compostelle
S'abritaient autrefois près de cette chapelle
Dont le seuil érodé porte leur trace encor.

Lorsque je l'ai connue, seule et abandonnée,
Elle n'était le but de nulle randonnée ;
Il était dangereux d'accéder au lieu saint :
Le toit menaçait ruine. Epines et broussailles
Avait depuis longtemps envahi ses murailles
Et l'homme n'osait plus y hasarder la main.

Alors que tous pensaient qu'elle allait en mourir,
Des hommes ont osé pourtant la secourir
Et tenté d'effacer de sept siècles l'outrage.
Ils y vinrent nombreux, s'acharnant sans répit,
Sans outil, sans appui, sans argent, sans crédit,
Et leur plus grande force était leur seul courage.

J'ai revu cette église au fond du vieux hameau :
Les murs ont rajeuni, le toit ne prend plus l'eau ;
La cloche peut sonner, le clocher est solide ;
La ronce a disparu emportée par la fau ;
Sur trois rouleaux de pierre est un autel nouveau :
Le prêtre est revenu officier dans l'abside.

Touriste, par hasard perdu dans la contrée,
Ne quitte pas Arthez sans l'avoir rencontrée,
Tu ne gâcheras pas ton temps par trop précieux.
Vois le gisant, l'enseu et la porte ogivale :
A Caubin, beaucoup mieux qu'en une cathédrale,
Noyé dans la verdure, on est plus près des cieux.*

Robert Dayris

